





vers  
la disparition  
d'Israël ?



Ami Bouganim

vers  
la disparition  
d'Israël ?

Seuil



Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-109161-8

© Éditions du Seuil, septembre 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

## Mise au point

J'ai reçu mes premières lettres de Rabbi Pinchas. Il portait la djellaba noire et le voile bleu à pois blancs des sages du judaïsme marocain. C'était un grand-oncle qui vivait de l'aumône que lui assurait sa sainteté. Il tenait avec sa femme une crèche, dans la rue de la Prison qui n'abritait plus que l'un des nombreux fours de l'ancienne casbah de Mogador, au sud du Maroc, non loin des consulats du Danemark et d'Allemagne. Une rue obscure où l'on ne voyait pas à plus d'un mètre. Dans une bâtisse surmontée d'une triste verrière qui tamisait la lumière du jour et qu'on éclairait le soir avec des lampes à pétrole et des chandelles. Une dizaine de mioches assis sur une natte en raphia ânonnaient en chœur l'alphabet hébraïque dessiné sur une planche en bois d'arar (thuya) sur laquelle le rabbin promenait son doigt. L'intonation n'était ni occidentale ni orientale ; c'était celle des lieux, entre Orient et Occident, plus araméenne qu'hébraïque. Quand on marquait une pause dans cette première et indélébile litanie, qu'on gardait un pieux silence pour permettre au rabbin de s'absenter derrière ses paupières closes, on entendait

le ressac des vagues contre les rochers et la muraille, on percevait la larme d'un cierge et on sentait l'encens du samedi soir embaumer la pénombre. Le rabbin avait ses méthodes ; nous avions notre innocence. C'était cette innocence qu'il se chargeait de convertir en naïveté religieuse.

C'est dans cette ambiance que j'ai passé ma prime enfance, de deux à quatre ans, avant de gagner la garderie située au mellah\*<sup>1</sup>, plus moderne et ludique. Cinquante ans plus tard, quand je suis retourné sur les lieux, la vieille maison, rachetée par un Européen, était en voie de restauration. Elle était censée accueillir un de ces ryads où les propriétaires, des retraités pour la plupart, accueillent leurs clients en hôtes pour nouer connaissance avec eux davantage que pour gagner leur vie. Personne dans la rue ne se souvenait de Rabbi Pinchas, ni les locataires ni les artisans. Dans la ville non plus. En revanche, au cimetière, le vieux gardien m'a accompagné à la chambre, plutôt spacieuse, où se trouvait son tombeau : il avait mérité l'insigne honneur de ne pas être enterré avec le commun des mortels. Le gardien m'a tendu un calot et un livre. Le kaddish\* ne venait pas à mes lèvres. Il ne dit rien quand il ne soulève pas d'échos chez une dizaine de personnes au moins. En revanche, me revenait un apologue de Kafka que j'ai dû rechercher dans mes notes : « Me voici devant mon vieux maître. Il me sourit et dit : "Comment se fait-il ? Il y a si longtemps que tu es sorti de ma classe. Si je n'avais pour tous mes élèves une mémoire inhumainement fidèle, je ne

1. Les astérisques renvoient le lecteur à un lexique placé en fin de volume. (NdÉ.)

t'aurais pas reconnu. Mais ainsi je te reconnais fort bien, oui, tu es mon élève. Seulement pourquoi reviens-tu ?<sup>1</sup>. » Rabbi Pinchas n'a laissé ni œuvre ni postérité.

Au cours d'une visite aux Éditions du Seuil, l'éditrice me faisait remarquer qu'on ne comprenait pas à la lecture de ce texte où je me situais. Je n'ai pas osé lui répondre que moi non plus je ne le comprends pas et ne cherche plus à comprendre. Je n'attends plus du Juif une réponse claire à la sempiternelle et insoluble question : « Qui est juif ? » ou « Qu'est-ce qu'être juif ? ». Je ne sais où j'en suis ; je ne le saurai pas. D'abord parce que contemporain de deux événements qui ont bouleversé l'histoire des hommes, je suis un enfant traumatisé par la Shoa au point de me sentir battu par Dieu et un gardien dépenaillé de cette entité politique précaire, passionné autant que rebuté par elle, connue sous le nom d'Israël. Ensuite parce que le Juif en moi se révèle toujours ailleurs que là où je le cherche et m'attends à le trouver. Quand je le crois auprès de Dieu, il est auprès du diable ; quand je le crois auprès du diable, il est auprès de Dieu. Quand je le crois dans l'écrit, il est dans l'oral ; quand je le crois dans l'oral, il est dans l'écrit. Quand je le crois du côté de la Loi, il est hors la Loi ; quand je le crois hors la Loi, il est du côté de la Loi. Quand je le crois rivé à ce monde, il est en quête d'un autre monde ; quand je le crois perdu dans un autre monde, il est arrimé à celui-ci. Le Juif serait en quête

1. F. Kafka, *Récits et Fragments narratifs*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, « La Pléiade », 1980, vol. II, p. 411.

## *Vers la disparition d'Israël ?*

d'une terre promise que l'errance transmue volontiers en promesse de gloire. Il cherche à se perdre ; il gagne à se chercher. Il assumerait la plus noble des perversions dans la riche gamme des perversions humaines : il allierait la plus illuminée des exaltations au plus sobre des dessillements. Surtout il ne se résout pas à disparaître alors que Dieu le réclamerait de lui, ne serait-ce que pour qu'il soit un tant soit peu à l'image de sa versatilité, de son inconscience, voire de son absence. Il ne témoigne du reste de son existence qu'en lui résistant et c'est cette sourde résistance qui lui donne son envergure et sa pugnacité. Si l'homme ordinaire croule sous le poids de Dieu, c'est Dieu qui croule sous celui du Juif qui ne se distingue à mon sens des autres hommes que par sa victoire répétée sur lui.

Une trouble passion et une lancinante inquiétude m'incitent à publier cet ouvrage. Israël est l'objet d'un processus de délégitimation dont nul ne saurait prévoir le dénouement. Cette délégitimation est double, externe autant qu'interne. À l'extérieur, nous assistons à une désespérante alliance entre les tiers-mondistes et les intégristes musulmans pour ébranler le droit à l'existence de l'État hébreu. Celui-ci attise un nouvel antisémitisme sous couvert d'un antisionisme\* primaire ou recherché. On s'est longuement acharné contre le Juif qui détonnait dans la population générale, on s'acharne désormais contre Israël qui détonne dans le concert des nations. Les procédés de délégitimation d'Israël présentent de subtiles analogies avec les procédés d'exclusion du Juif. On n'admet pas plus la singularité d'Israël dans un univers de plus en plus glo-

balisé qu'on n'admettait celle du Juif dans des sociétés religieusement, culturellement ou nationalement homogènes. À l'intérieur, la délégitimation œuvre derrière la critique postzioniste du caractère hébraïque des institutions étatiques, le dénigrement de la souveraineté nationale juive par les communautés ultra-orthodoxes les plus outrancières et la perversion politique qui guette le messianisme au sein de la mouvance sioniste religieuse, partisane de l'annexion de la Cisjordanie désignée dans les textes bibliques comme la Judée et la Samarie. Sans parler des milieux arabes et druzes qui boudent de plus en plus leur insertion dans la société civile israélienne.

Or, je ne souhaite pas la disparition d'Israël. Parce que l'épopée sioniste et israélienne a bercé ma vie, que j'adhère à ses desseins politiques et à ses vocations prophétiques et que sans elle ma vie aurait été moins passionnante. Je n'en attendais pas moins – et n'en attends toujours pas moins – l'instauration d'une cité céleste. Celle des kibboutzim\* et des moshavim\*, de l'austérité et de la sobriété, de la vertu et de la civilité, de la justice et de la charité, de l'humilité et de la sagesse. Or, si cet Israël a existé, subsiste encore en certains lieux et s'incarne en certains personnages, il se dégrade d'année en année. Sous la pression de la brutalité économique, politique et militaire ; de la vanité, de la vénalité et de l'indécence ; du crétinisme intellectuel et de l'obscurantisme religieux ; de la vulgarité et de la veulerie philistines qui trahissent un mauvais goût de parvenus et semblent chercher à rétablir l'obscur régime des Philistins qui peuplaient dans l'Antiquité la bande côtière, de Tyr au nord à Gaza au sud.

Je ne doute pas un instant, pour toutes les raisons avancées dans cette étude, que le peuple juif se remettrait de l'éventuelle disparition d'Israël comme entité géopolitique et lui survivrait comme entité spirituelle. Ce ne serait ni la première ni la dernière fois que le judaïsme qui a donné le modèle théologico-politique diasporique se remettrait de ce qui, certainement, sera considéré comme une nouvelle catastrophe nationale. On s'accommoderait de cette disparition de la même manière que l'on s'est remis de la destruction du Second Temple de Jérusalem en 70 apr. J.-C., de la cruelle répression de la révolte contre les Romains un demi-siècle plus tard, du cortège des massacres qui ont accompagné les croisades, de l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492... de la Shoa. Le judaïsme recèle des ressources théologiques, des mécanismes apologétiques et des procédés herméneutiques qui lui permettraient d'intégrer la disparition d'Israël dans sa paradoxale trame diasporique et messianique. Ce ne serait pas une catastrophe plus troublante que la destruction du Temple ni plus douloureuse que la Shoa ; ce serait un autre événement traumatique dans l'histoire juive. On incriminerait *nos péchés* et l'on verrait dans cette nouvelle destruction une sanction divine ou historique qui conforterait les ultra-orthodoxes dans les réserves qu'ils ont émises et continuent d'émettre sur cette souveraineté nationale essentiellement politique et non surnaturelle et divine. La disparition d'Israël sonnerait peut-être le glas du sionisme politique et religieux, elle ne ruinerait pour autant ni la confiance religieuse des ultra-orthodoxes en Dieu ni la passion pour les choses juives

qui se rencontrent parmi les lettrés de tout bord. Cette disparition marquerait, à n'en pas douter, un tournant dans l'histoire juive, elle susciterait de nouvelles questions et sèmerait un certain trouble, mais n'en relancerait pas moins la créativité judaïque, tant théologique que culturelle et civilisationnelle, la poussant sur des pistes que nul ne saurait dire ce qu'elles seront, à l'instar du bouillonnement talmudique\* au lendemain de la destruction du Second Temple, de la créativité kabbalistique\* au lendemain de l'Expulsion d'Espagne et de l'accélération dans la renaissance hébraïque au lendemain de la Shoa.

Est-ce à dire qu'Israël est condamné à disparaître ? Quels signes nous autorisent à parler de sa disparition ? Quels facteurs précipiteraient les processus – théologiques, politiques, sociaux, culturels – qui provoqueraient son démantèlement de l'intérieur ? Quels facteurs les ralentiraient, voire les juguleraient ? Comment Israël peut-il démêler le nœud théologico-politique où il est pris et qui n'est pas sans avoir de nombreuses répercussions sur la politique internationale, voire sur la crise à la fois théologique et politique qui secoue le monde ?

Dans tous les cas, si le ton de cette étude peut paraître par trop acerbe ce n'est pas tant par manque d'amour pour Israël que par amour déçu, parce que le désenchantement l'emporte désormais sur l'enthousiasme et que je tiens tout de même à mourir rassasié de rêves. Le judaïsme, n'en déplaise à ceux qui le réduisent à un corps de croyances et de pratiques ou qui confinent sa pleine réalisation à la seule terre d'Israël, est plus large que toutes les réductions

qu'on en propose. Il est si riche qu'il déborde le discours rationaliste et philosophique ou piétiste et kabbalistique, les autorités rabbiniques ou intellectuelles, la pratique culturaliste ou halachique\*, le vécu diasporique ou sioniste. La réalité israélienne imprègne, il est vrai, la condition juive contemporaine. Dans les milieux antisionistes (paradoxalement intégristes), les milieux a-sionistes (ultra-orthodoxes et assimilés) et les milieux sionistes. Cette condition ne s'en dérobe pas moins à toute tentative de préciser le mode d'engagement qu'elle réclame ou de lier ceux qui s'en revendiquent. Je ne sais si ce livre est un essai ou un pamphlet ; s'il est académique ou vulgarisateur ; s'il est davantage autobiographique que politique ; s'il tronque la réalité ou la reconstruit ; s'il restitue les textes ou les réinterprète. Je ne sais plus ; je ne veux plus savoir ; je conseille au lecteur d'en faire autant. On ne cesse de lire des livres ; d'en ouvrir et d'en fermer ; de découvrir de nouvelles variétés d'inspiration, de pensée, d'écriture. On s'attache aux uns, on écarte les autres. On ne les cite pas sans donner les références. Par gratitude ; par correction ; par humilité aussi. On n'a pas été sanctionné par les siècles ; on ne rivalise pas impunément avec les livres du passé ; on risque de les répéter sans même le savoir. Je me suis efforcé de donner mes sources sans toutefois occulter la touche personnelle que je mettais à les citer et à les traiter. J'espère que l'on me passera les libertés que je prends avec les règles du genre et que l'on verra dans des digressions, par trop anecdotiques, des illustrations d'analyses et de thèses que j'espère pertinentes. Dans ce domaine aussi, le genre peut se permettre d'évoluer.

Je me suis certainement laissé emporter par mon enthousiasme ou ma colère et me suis mépris sur plus d'un point. Je n'ai cédé, je pense, ni aux incantations poétiques ni aux berceuses homilétiques. La raison, que je ne cesse de poursuivre derrière toute chose, reste pour moi, malgré les carences et les crimes qu'on lui impute, le levier de toute recherche sur le sens et le pivot de toute entente entre les hommes. La science présente à mes yeux un cachet non moins divin que la Bible, le Talmud et leurs commentaires à travers les siècles ; elle forme la grille à travers laquelle je saisis les bribes de révélation dans lesquelles baigne mon être. Sans récuser pour autant le caractère mystérieux, voire miraculeux, de ma présence sur terre. J'étais là, j'ai cherché Dieu et, je le crains, n'ai rien résolu. Je pars comme je suis venu. Sans l'avoir voulu ni prémédité. Je ne sais d'où, je ne sais pour où. Le plus extraordinaire a été que je ne me suis incliné devant aucune illusion et n'ai poursuivi aucun mirage sinon ceux scellés dans ces mots...



## Le miel et le sel

On ne connaît pas Israël. On ne se souvient plus des circonstances de sa création, et sa place dans l'actualité ne contribue qu'à exciter les passions autour de sa légitimité. On ne comprend ni sa politique intérieure ni sa politique extérieure ; ni les mesures qu'il prend pour assurer sa protection ni les positions et les déclarations de ses dirigeants. Dernièrement encore, on a vu le Premier ministre israélien donner un cours d'histoire juive au président américain qui se voilait le visage de la main pour cacher son exaspération ou son ennui. L'histoire d'Israël n'a pas un siècle mais trois millénaires, et cette histoire, avec ses heures de gloire et de misère, ses réalisations et ses déboires messianiques, ses contributions au patrimoine de l'humanité et ses emprunts aux autres nations, constitue le terreau où Israël plonge ses racines et d'où il tire la sève qui alimente sa survie et commande ses hantises et ses aspirations. Or cette méconnaissance génère une série de malentendus qui poussent Israël dans des retranchements desquels il ne sait pas comment sortir. Ce ne serait pas tant grave si cette méconnaissance ne s'étendait

## *Vers la disparition d'Israël ?*

également aux acteurs politiques et rabbiniques israéliens et si l'occultation ou la mésinterprétation d'une riche histoire ne risquaient de conduire à une délégitimation d'Israël. Il n'est pas question pour autant de reconstituer son histoire ou de la revisiter, mais de tenter de dégager les tendances qui, œuvrant en elle, conduisent – inexorablement ? – Israël à sa disparition.

Intercalée entre le Liban et la Syrie au nord, la Méditerranée à l'ouest, la Palestine et la Jordanie à l'est, l'Égypte au sud, soixante-cinq ans après sa création, on en est toujours à s'interroger sur la nature de cette entité politique, plastique, irritante, insidieuse, troublante, douloureuse, ingénieuse et merveilleuse à la fois. Israël se dérobe aux catégories politiques classiques qui permettent de caractériser les États modernes. On ne distingue pas toujours entre la citoyenneté (israélienne), la nationalité (juive ? hébraïque ?), le peuple (juif ? israélien ?), la culture (juive ? hébraïque ? arabe ? palestinienne ?), la religion (judaïsme, islam, christianisme, religion druze). En Israël autant qu'à l'étranger. On ne sait pas grand-chose sur les véritables problèmes qui le secouent ni sur les ressorts intimes qui lui permettent de les régler. On ne sait pas davantage qui sont ses habitants. D'où viennent-ils et pourquoi restent-ils ? On ne cesse de prédire la déliquescence et l'éclatement de sa société. Depuis des décennies. On insiste tant sur les clivages, les divisions, les scandales que sa puissance militaire, recouvrant une étrange et sourde mobilisation, ne laisse de troubler. On se scandalise volontiers de son panache et se demande si le génie de ses chercheurs,

de ses ingénieurs et de ses artistes est un mythe ou une réalité. De tous les États, Israël est l'un des rares, sinon le seul, auxquels l'on conteste le droit d'exister ou dont l'on attend qu'il se donne une vocation messianique. Il est au cœur du débat politique international et au nœud de la dispute théologique au sein du monothéisme. Certains redoutent sa disparition ; d'autres l'appellent de leurs vœux. Les uns assurent que le salut viendra d'Israël, les autres prédisent que la catastrophe viendra de lui. Son destin engage celui de l'humanité. Pour le meilleur et pour le pire. On le sent ; on le pressent. On ne se l'explique pas. Pour toutes sortes de raisons.

Israël n'a jamais eu de frontières claires et précises. Ni au XX<sup>e</sup> siècle ni dans l'Antiquité ; ni dans la réalité ni dans l'imaginaire. Leur constant remaniement a brouillé le tracé qui était le leur aux différentes périodes où l'État hébreu jouissait d'une indépendance partielle ou totale. Le pays légendaire d'Israël s'étendait entre la Méditerranée et l'Euphrate. Le mythe est souvent plus impérieux que la réalité, surtout lorsqu'il se pose en révélation divine, et par conséquent on ne s'est jamais résolu à lui donner des frontières géographiques. De 1948, année de la proclamation de l'État d'Israël, et plus précisément de 1949, année de la signature des accords d'armistice mettant un terme à la première guerre israélo-arabe, à juin 1967, date de la guerre des Six Jours, une frontière – connue comme la ligne verte – séparait la Cisjordanie (sous contrôle jordanien) et la bande de Gaza (sous contrôle égyptien) de l'État d'Israël. Elle divisait notamment Jérusalem en deux parties, la partie orientale où se trouve la Vieille Ville, avec

## *Vers la disparition d'Israël ?*

l'esplanade du Temple, sous domination jordanienne, et la partie occidentale sous domination israélienne. Dans les années cinquante et soixante, il était impossible aux Juifs de se rendre à Hébron, où sont pourtant enterrés les patriarches hébreux, Abraham, Isaac et Jacob, ni à Bethléem, où est ensevelie Rachel, la mère symbolique des exilés. Sans parler d'accéder au mur des Lamentations\*.

### **Un pays chaleureux**

Même si la Méditerranée n'a pas toujours constitué la frontière de l'État hébreu, aujourd'hui on ne le conçoit pas sans sa bande côtière. Certains jours, la mer est si calme qu'elle insinue l'éternité, voire la divinité. Elle s'étend comme le cloaque d'un châte de prière abandonné par Dieu. On entend à peine les vagues marmonner. Les Israéliens ont longuement boudé cette « mer du milieu » et, pendant des décennies, leur État a été un des rares pays riverains à lui tourner le dos plutôt qu'à s'ouvrir à elle. Dans les lettres de cette époque, elle se présente comme une grande demeure. Peut-être parce qu'on aurait aimé se retrouver sur les rives du lac Léman ou de la mer Noire ; peut-être parce que le berceau historique d'Israël est davantage en Judée et en Samarie, à l'intérieur des terres, en plein cœur du territoire palestinien, que sur cette bande connue dans les temps bibliques comme territoire philistin plutôt que judéen.

Le climat est assez sec et rude. Il ne pleut presque pas et les grandes chaleurs qui sévissent de six à huit mois par

*La justice sociale face au marché total*  
2010

Cécile Laborde  
*Français, encore un effort  
pour être républicains !*  
2010

Élisabeth Roudinesco  
*Mais pourquoi tant de haine ?*  
2010

Hamadi Redissi  
*La Tragédie de l'islam moderne*  
2011

François Bon  
*Après le livre*  
2011

## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2012. N° 102824 (XXXXXXX)  
IMPRIMÉ EN FRANCE